

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Grégoire ROUILLER

Eloge de la «banalité» (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 155-162

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Eloge de la «banalité»...

Le bon sens « n'est, le plus souvent, il faut bien le dire, qu'une sorte d'anesthésie de l'essentiel par le primat du quotidien ».

Georges Haldas

Chacun de nous le constate et en souffre. Le poids de l'habitude et la répétition des mêmes gestes, l'écoute des mêmes paroles fatiguent. La mécanique sans nouveauté du quotidien ennuie. Elle paralyse le rêve et enchaîne l'imagination... Elle peut même stopper chaque tentative de renouvellement et rendre une atmosphère familiale ou communautaire irrespirable.

Notre génération tout entière, mais plus particulièrement sa jeunesse, ressent parfois jusqu'à la nausée les effets d'une telle situation. Rien d'étonnant dès lors si les regards et les cœurs sont anxieusement à la recherche d'une quelconque porte de sortie. Or ce sont ces tentatives d'évasion qui doivent nous inviter à la réflexion. Nous les devinons à la fois pleines de promesses et lourdes de dangers.

Mais arrêtons-nous, le temps de ce liminaire, à trois exemples significatifs.

Abattre les parois, cingler vers du « nouveau »

*Les populations occidentales connaissent une véritable **soif de voyages**. Certes, elles disposent, pour le faire, de moyens techniques et financiers. Cela n'explique pourtant qu'imparfaitement cette ruée sur les routes du monde. En effet, et c'est une incitation supplémentaire à partir, nous savons mieux que ceux qui nous ont précédés, que le monde est vaste, varié, que sa beauté est inépuisable. Au contact d'autres peuples, nous faisons en même temps l'expérience de nos limites personnelles, ce qui est une leçon d'humilité fort bienvenue, et celle de nous ouvrir aux richesses insoupçonnées*

jusque-là de nos frères et sœurs en humanité. Le voyage peut ainsi se révéler d'une grande fécondité. A condition toutefois que le voyageur n'y soit pas poussé par le sourd malaise du prisonnier qui s'évade ou par la quête illusoire et jamais satisfaite d'un « avoir » censé combler le vide d'une existence. Cela semble, hélas ! être le cas de nombreux « touristes », tant leur agitation et superficialité le prouvent de façon manifeste.

Le **pèlerinage** que de nombreux contemporains ont redécouvert répond à la même soif de dépaysement, au même désir de sortir du quotidien. Il comporte donc la même ambiguïté. C. Dubosson a signalé aux lecteurs des Echos (4/1989) tout ce que le pèlerinage en montagne pouvait receler de découvertes authentiques, de renouvellement et d'approfondissement du regard. Mais l'auteur de cet article le soulignait à juste titre, le pèlerinage est bénéfique si celui qui marche quelques jours dans l'effort, le partage mutuel, la joie de la découverte est ensuite renvoyé impérativement à son **vrai lieu d'existence**, c'est-à-dire à son collègue ou à son bureau, à sa cuisine ou à sa ferme, dans la compagnie sans surprise de vieillards, de frères et sœurs trop connus, au plus épais de la grisaille quotidienne. Celui qui ne serait plein d'attentions et de sourires qu'à l'égard de ses compagnons de pèlerinage et non avec les membres de sa propre famille ou avec ses collègues habituels de travail, celui qui ne découvrirait la Parole de Dieu ou la participation à l'Eucharistie qu'à l'occasion d'un rassemblement exceptionnel et non en communion avec sa communauté paroissiale aurait encore un long chemin à parcourir, afin de comprendre le vrai sens de la vocation humaine. Mais examinons une autre situation analogue.

Je veux parler de **la soif de l'inédit religieux et relationnel**, du désir véhément de surmonter l'usure des personnes et la routine des formules. Combien de fois n'entend-on pas déclamer : notre paroisse n'est pas vivante ; nos assemblées dominicales sont ternes, dégarnies et ennuyeuses ; les homélies entendues ou les cours de religion subis ne suscitent aucun intérêt, etc. Ceux qui émettent de telles réflexions le font parfois en comparaison avec ce qu'ils ont découvert « **hors** » de leur milieu habituel. Le groupe de prière auquel ils participent leur apparaît par contraste comme un lieu où ils peuvent vivre et aimer intensément. La pratique de la prière spontanée leur donne une impression de nouveauté et de libération. La ferveur de leurs compagnes et compagnons, rencontrés lors de congrès ou de rassemblements occasionnels, devient le climat qu'ils voudraient susciter et voir régner dans leur vie quotidienne.

*Ici encore un discernement s'impose. Il est vrai que la pratique relationnelle et la liturgie de toute communauté tendent inexorablement, si l'on n'y prend garde, à se figer, sécrétant durcissements, conservatisme et ennui. C'est pourquoi il est impératif de maintenir pour tout groupe constitué et pour toute communauté **des instances de renouvellement**. Le Saint-Esprit, et c'est le cas présentement dans l'Eglise, vient heureusement bousculer des habitudes, réveiller des esprits « anesthésiés » et nous distribuer à nouveau les fruits de sa jeunesse éternelle. Mais il importe que ces « voyages » vers le « renouvellement permanent » ne naissent pas d'un besoin incessant de changement, d'un enthousiasme trop sensible, mais, analogiquement au voyage à l'étranger ou au pèlerinage, qu'ils nous ramènent à **l'essentiel** qui est tout près de nous, qui est en nous. Ce qui est à ranimer constamment c'est la flamme d'un dynamisme de foi, la jeunesse du regard.*

*Mon troisième exemple a trait à **la soif des vocations d'exception**. J'ai entendu avec déplaisir, il y a quelques années, un séminariste déclarer : « Si je deviens prêtre, ce n'est pas pour m'enterrer dans une petite paroisse de la Gruyère. » Il se voyait sans doute, hors des limites de la paroisse traditionnelle, au service des marginaux, des loubards ou des drogués, sur les routes inexplorées du voyage pastoral... Chacun sait à quel point les « médias » poussent les jeunes dans cette direction. On exalte la vocation de Mère Teresa ou de Guy Gilbert et on a raison de le faire. Le chrétien ne peut pas fermer les yeux sur le sida, sur les méfaits de la drogue ou sur la délinquance. Les victimes de ces fléaux n'ont pas à être jugées par lui mais aimées et secourues. En dépit de cela le projecteur braqué sur les réalisations de telle communauté nouvelle ou sur l'activité de telle personne engagée ne devrait pas conduire à un oubli de l'essentiel. Et ici encore cet « **essentiel** » est vécu non seulement par ces personnes en « voyage » hors des milieux habituels mais également, et surtout de manière non publicitaire, par tant de saints et de saintes cachées. Qui d'entre nous n'a pas connu une maman, une infirmière, une religieuse enseignante, un frère religieux dont ni la radio ni la télévision ne se sont jamais occupé mais qui nous ont pourtant révélé le vrai style de vie chrétien : un don d'eux-mêmes sans calcul ni limite, une fidélité inébranlable, un sens de la dignité humaine toujours en éveil, le souci permanent du bonheur de l'autre ?*

Ces trois exemples ont ceci de commun : la rencontre de l'insolite, celle de l'inédit et de l'étranger peut enrichir et convertir notre regard. Elle peut aussi se présenter comme la voie d'évasion nécessaire qui nous libère de l'oppression quotidienne. La part d'illusion et de fuite que tous ces voyages peuvent

*entretenir et les déceptions profondes qu'ils peuvent engendrer nous poussent pourtant à nous poser des questions fondamentales : qu'est-ce que l'«**essentiel**» entrevu par G. Haldas ? Comment nous comporter au milieu des choses créées alors que nous sommes faits pour la plénitude du Royaume ?*

A l'école des poètes

*Le poète, lui, nous ramène au point de départ, à ce qui pousse au « voyage ». Il nous donne cet enseignement capital : la source de l'ennui ne réside pas dans les êtres qui nous entourent. Elle est en nous. Notre malaise n'est pas explicable uniquement par les limites ou la pauvreté des personnes ou des choses que nous côtoyons. C'est d'abord notre **regard** qui est myope. La Beauté nous enveloppe. Elle s'offre à nous. Il importe simplement d'ouvrir les yeux. A titre d'illustration, je me permets de citer quelques exemples connus.*

*Celui d'Henri Bosco, témoin d'une complicité sans faille avec les êtres et les choses les plus banales. Remettons-nous en mémoire la découverte étonnante qu'il fit d'une simple **bouteille** :*

«Mes relations avec les objets ont été étranges du jour (j'avais huit ans) où je me suis aperçu qu'ils **existaient**.

Jusque-là je les avais vus sans les voir, je les avais touchés sans prendre contact avec eux, je les avais utilisés sans en constater autre chose que cette **insignifiante utilité**. Ainsi pour moi, une bouteille, c'était plutôt du vin qu'une forme et une matière contenant du vin — ou de l'eau.

Et puis, un jour, la bouteille a été une bouteille, avec ou sans vin, avec ou sans eau. Je ne sais trop comment cela s'est fait. Mais ce fut tout à coup une **révélation**. Cette révélation, on eût pu l'expliquer, peut-être, par la forme insolite de l'objet, par une intention pittoresque de l'artisan qui l'avait façonné ainsi pour se divertir et nous étonner. Il y a des cruchons horribles qui évoquent un homme obèse, par contre, des verres offrent des calices de lis, ils sont de vraies fleurs. Mais l'objet, le premier objet qui m'a révélé l'existence, la réalité, l'être des objets, ce fut une simple bouteille, la plus simple qui soit, ni ventrue, ni fluette, ni pesante, ni colorée, ni même mal fichue. Non ! rien de tout cela, mais la

banalité dans l'ordre des bouteilles. De plus elle était vide, lavée, sans odeur, sans bouchon. Et je l'avais vue mille fois sur la table ou sur la crédence...

Mais ce jour-là j'ai fait quelque chose de plus que de la voir. Je ne sais pourquoi, je l'ai **regardée**.

Et au bout d'un moment **elle a été**. Elle a été bouteille, et rien d'autre que cela, **bouteille**. Elle a pris sa forme, elle a exprimé.

Quoi ? mais son être, cette présence de bouteille qui a surgi comme un personnage nouveau et tout à fait inattendu. Elle s'est soudain matérialisée et de l'anonymat où, bouteille entre les bouteilles, elle était restée jusqu'alors indiscernable, elle est passée magiquement à la dignité de **cette** bouteille, de bouteille à part, de bouteille présente aux yeux, de bouteille individuelle, de bouteille bien dégagée de la multitude des autres bouteilles, de bouteille autonome, indépendante, nette, de bouteille parfaitement intelligible, de bouteille ayant corps et âme, comme vous et moi, mais plus simplement. Enfin, je l'ai vue !...

Non qu'elle ait apparu à mes yeux par une étrange manifestation, passant de l'irréel à sa réalité sur un coup de théâtre. Ce passage du rien au quelque chose et de celui-ci à la **créature-bouteille**, s'accomplit presque à mon insu. Le temps que prit cette inexistence à se transformer en indubitable existence fut-il long, fut-il court ? Je n'en sais rien. Qu'importe ? Ce qui est se passe du temps quand nous illumine la révélation. Je ne fus donc aucunement bouleversé. Mon **étonnement** cependant fut assez fort pour imprimer en moi une marque que rien n'a effacée. Car je m'étonne encore bien souvent qu'une chose soit ce qu'elle est, et qu'elle soit là, étrangement là, là où elle est, et même qu'elle ait l'air de tenir à y être !

Bientôt la révélation de l'humble bouteille s'étendit aux autres objets de la maison, et à tous, mais selon leur rang, d'où émanait plus ou moins d'être. »

Cette longue citation nous adresse une invitation pressante. Il est inutile, pour tromper notre ennui, de courir au bout du monde. Une fleur, un objet familier, un parfum, n'importe quel détail du quotidien peut nous combler.

Notre poète suisse, Ramuz, nous ouvre également ce chemin de contemplation et de lecture de la création dans ses éléments les plus humbles. Voici

comment, et non sans livrer sa propre expérience poétique, il évoquait la richesse de ses relations avec son ami musicien, Stravinsky :

« Vous, je vous ai vu arriver dans un petit pays qui était sans prestige, ou pis encore, qui en avait bien un, mais de l'espèce la plus conventionnelle ; celle de ses glaciers, celle de ses cascades, celle qu'il devait à Guillaume Tell, à Rousseau ou à Byron ; hors de quoi il vivait quand même, mais personne n'y allait voir. Vous, vous y avez été voir ; ce pays était sans prestige, vous lui en avez conféré un. Et cela je voulais le dire. Je vous ai vu aller directement aux **choses**, et aux choses d'ici, au nom de votre seul plaisir, sans "encouragement" aucun, sans exemples venus du dehors, d'instinct, par goût profond, ce qui est déjà de l'amour. Vous avez été l'exemple vivant de ce qu'est **l'homme premier**, le seul qui compte. »

Plus loin Ramuz ajoute :

« Vous m'avez donné l'exemple de la spontanéité, qui est celui dont nous avons le plus besoin dans ce pays, où les natures sont tellement portées à s'analyser, se juger, se confronter elles-mêmes, qu'elles finissent par ne plus voir ni même réagir du tout. Oh ! comme vous étiez, vous, "agissant", et immédiatement agissant, en comparaison et par contraste ! Et ces objets qui vous faisaient agir ou réagir, puisque c'est le terme consacré, étaient justement les plus **communs**, les plus méprisés, les plus négligés, les plus étalés aux regards et en même temps **les moins vus**, les plus humbles, mais les plus "braves" pour me servir d'un de nos mots d'ici que j'aime. Un chapeau de feutre, une chopine, une boîte d'allumettes, un mur, une maison, une chanson d'ivrogne ; choses qui sont bien communes, en effet, aux deux sens du terme, et choses qui sont de partout, mais telles qu'elles se présentaient ici, avec une inflexion à elles, avec une saveur à elles, avec de toutes petites différences dans l'agencement, la matière, la forme, la combinaison de leurs éléments : ce en quoi résidait précisément leur **caractère**, et en quoi résidait votre délectation. »

*La splendeur de la création et son inépuisable beauté : tant de poètes l'ont chantée ! Et que dire des cœurs et des visages ? Que dire de l'irremplaçable présence de chaque personne ? Sinon que l'art peut nous aider, pauvrement, à nous orienter vers **l'essentiel** qui est bien au-delà de toute poésie.*

L'amour qui fait les saints

*Les quatre Evangiles sont unanimes : cet essentiel, c'est d'obtenir la **vie éternelle**. Et Jésus lui-même de nous l'expliquer : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ » (Jn 17, 3). C'est pourquoi les mystiques de tous les temps nous ont invités à porter nos regards sur la beauté de la création qui parle de Dieu mais surtout sur le Christ, parfaite icône de son Père. Ils se sont mis à l'école de ce Seigneur, serviteur de la révélation ultime du Dieu vivant. En même temps, les saints nous ont fait comprendre que pour celui qui accepte de suivre Jésus Christ, le lien qui l'unit à toutes les autres créatures et l'usage qu'il peut en faire sont radicalement renouvelés. Pour le croyant, tout peut revêtir une dimension révélatrice et symbolique. La matière, le corps, chaque être peuvent entrer dans la parabole du Royaume et de la rencontre avec Dieu. Le contemplatif a toujours soif de voyages, mais de voyages vers l'intérieur. Un peu de pain lui livre son Seigneur. Une bribe de créé le conduit à l'adoration du Créateur. Là où le prisonnier de la terre ne voit que **banalité déconcertante**, le saint découvre un tremplin suffisant pour s'élancer vers Dieu.*

*A la suite de Jean-Paul II, bien des chrétiens ont pris conscience de l'urgence d'une **nouvelle évangélisation**. Les Echos de Saint-Maurice voudraient s'y associer dans toute la mesure du possible. Pour ma part, je voudrais, aujourd'hui, faire entendre avec force ce que j'ai intitulé paradoxalement « **l'éloge de la banalité** ». Mon souhait est de voir beaucoup de jeunes s'ouvrir par des voyages ou des pèlerinages aux trésors véritables de la création. Qu'ils apprennent combien Dieu se révèle beau dans ses œuvres, mais qu'ils découvrent surtout que la voie du bonheur est tout près d'eux, dans la transfiguration par la ferveur et la foi de leur environnement quotidien.*

Il y a beaucoup à faire pour que des jeunes, à la suite d'un Bernanos et de son inoubliable roman, découvrent l'étonnante profondeur de la vocation d'un curé de village, la prodigieuse aventure qui est celle d'accompagner, comme serviteur de la grâce, la marche parfois si chancelante d'enfants, de couples, de familles ou de vieillards vers la Présence de Dieu. De même, une radicale mutation de mentalité n'est-elle pas nécessaire pour que des jeunes filles perçoivent concrètement qu'une vie religieuse vécue comme cuisinière, lingère, infirmière ou enseignante, dans une communauté vivante, la plus simple et traditionnelle, peut leur offrir l'aventure la plus exaltante avec le Christ et inscrire leur témoignage dans le sillage le plus sûr du Sauveur ?

*En résumé et conclusion, retenons ceci : la création est bonne. Elle est belle. Elle ne doit cependant jamais être adorée. La soif du large que nous portons en nous est apaisée par Celui-là seul qui est l'image parfaite de Dieu. L'important n'est pas de savoir si nous avons visité de nombreux pays, participé à d'exaltants pèlerinages. L'important n'est pas que notre mission terrestre soit célébrée par les agences de publicité. L'essentiel est que notre imitation la plus personnelle de l'existence si **banale** et effacée de Jésus nous permette de servir nos frères et nous ouvre à la communion avec la Beauté, la Nouveauté, la Présence de notre Dieu.*

Grégoire Rouiller